

# Bien chère Charlotte

Boussenac-village, 09320, Massat

le 23 février 2065

En cette période de décroissance électronique et de rareté des sources énergétiques, ni le téléphone ni l'ordinateur individuel ne fonctionnent encore à Boussenac-village. C'est pour cette raison que je t'écris une lettre, comme au début du vingtième siècle, et j'irai avec plaisir marcher jusqu'à la boîte jaune de la poste qui retrouve au fil du temps son titre de noblesse.

Je te présente, mon amie, une demande bien délicate et te demande de la considérer sans te précipiter, pour m'en donner la réponse lorsque tu seras sûre de ton choix. Nous souhaiterions, Antoine et moi, donner une petite sœur à Pierre, en suivant le régime du docteur Claude. L'alimentation de la mère avant la grossesse, riche en calcium et magnésium, favorise la naissance d'une fille. Cette vieille méthode des années 1980 est à nouveau au goût du jour.

Notre rêve, pour le moment, n'est pas réalisable car il nous manque 7 points pour obtenir le permis du deuxième enfant. Il est très facile de les perdre car l'Organisme de Dénatalité prend prétexte de la moindre peccadille pour bloquer le permis.

Pierre, à trois ans, n'était pas tout à fait propre et la directrice d'école nous a donné une pénalité de 1 point pour *difficulté éducative à la propreté*. En moyenne section, notre petit chéri a eu des difficultés à cocher toutes les cases de la grille d'évaluation. C'est vrai qu'il est un peu rêveur mais la pénalité de 1 point est tombée pour motif de *faiblesse génétique supposée*. Mon nouveau travail m'a fait arriver trois fois en retard pour le récupérer à l'école et bien que je sois victime des transports en commun peu fiables, j'ai cette fois perdu 1 point pour *manquement éducatif*.

Déjà notre moral était en berne, mais nous gardions l'espoir de retrouver des points par les travaux d'intérêt éducatif. Nous sommes sans espoir depuis qu'Antoine a attrapé le nouveau virus VDC 77, virus à dégénérescence cognitive, causé par des nanoparticules affectant le cerveau. 2 points ont été perdus au prétexte de *transmission génétique déconseillée*, augmenté de deux autres points de *pénalisation financière*, puisque nous sommes passés en-dessous du seuil de pouvoir d'achat préconisé pour deux enfants.

Tout ce système répressif a pour ligne de mire l'enfant unique, mais, ma chère amie, il n'entame pas notre désir d'un deuxième enfant. Je sais que la maternité n'est pas une évidence pour toi et que tu dis parfois que tu ne veux pas d'enfant. Tu as le droit de faire don de tes points, le Contrôle Démographique l'autorise. Les 3 points qui nous restent et les 7 que tu pourrais nous donner permettraient la délivrance du P.A.E, le permis d'avoir des enfants. Il te resterait assez de points si le désir de devenir mère te prenait et nos enfants seraient les meilleurs amis du monde.

Il faut croire en l'avenir, je rêve tant d'avoir une fille, mais si le régime du Dr Claude ne marche pas, un garçon sera aussi le bienvenu.

Je joins le formulaire pour don de points dans le cas où tu te déciderais. Déjà je guette le vélo du facteur !

Donne de tes nouvelles, tes projets, ta santé, tes amours. Reçois toutes mes pensées fidèlement amicales et à bientôt pour nous voir tous ensemble. Antoine t'embrasse et Pierre t'envoie son dessin.

Annette

Joëlle Caujolle

# Fulgurant revers

Le soleil déclinait, jetant une lumière mordorée sur les courts de tennis, à l'écart des plages grouillantes. Chloé Moreau, appareil photo en bandoulière, s'y était rendue, cherchant l'âme des lieux, loin des cartes postales. Son œil affûté de photographe documentaire traquait la vérité des gestes, des visages.

Les courts étaient vides, à l'exception d'une silhouette solitaire. Un homme, muscles bandés sous un tee-shirt trempé de sueur, frappait une balle contre le mur. Chaque coup portait la marque d'une puissance brute et précise. Le revers cognait d'une élégance fulgurante. Chloé le reconnut aussitôt : Julian Delorme. L'ancien prodige du tennis français, la star déchue dont le nom avait fit la une des journaux huit mois plus tôt.

Le scandale avait éclaté, comme un coup de tonnerre. Lors d'un tournoi en Croatie, des preuves accablantes de paris truqués avaient émergé. L'enquête rapide, la suspension immédiate, puis le bannissement l'avaient écarté du circuit professionnel. Les médias s'étaient déchaînés, présentant leur ancien héros comme le visage de la tricherie, qui avait trahi la confiance des fans pour de l'argent facile.

Julian avait clamé son innocence, accusant un manager véreux de l'avoir impliqué à son insu, mais ses appels étaient restés lettre morte. Aux yeux de tous, il était coupable et avait tout perdu : sponsors, réputation de fair-play et place parmi l'élite.

Chloé se glissa derrière le grillage, pointant son téléobjectif. Les mouvements de Julian montraient une colère froide, une rage contenue, mais aussi une mélancolie palpable. Il ne jouait plus pour le plaisir, mais pour exorciser quelque chose, purger une tache invisible, collée à la peau. Chloé capturait l'effort, la tension des muscles et s'attardait sur le visage. Les traits tirés, le regard vide, puis soudain animé par une flamme d'une intensité déchirante. Elle sentait là une histoire plus profonde que celle des titres racoleurs.

Julian enchaîna les frappes. Le son de la balle claquait contre le mur, seul écho dans le silence. Chaque point était un combat contre un adversaire invisible, acharné. Après un énième revers, il se dirigea vers le banc où il s'écroula, le visage enfoui dans les mains. L'abatement l'avait vaincu, la solitude écrasante, celle d'un homme dont l'honneur avait été bafoué.

Chloé baissa son appareil. Elle ne pouvait plus rester simple observatrice. Le bruit infime de son boîtier contre le grillage suffit à briser le sortilège. Julian releva la tête, les yeux injectés de sang. Son regard la balaya, se posant sur l'appareil.

— Vous voulez quoi ? lança-t-il, la voix rauque, pleine d'amertume. Un cliché du paria ? C'est ça que vous cherchez ? Une belle image du tricheur ?

Son ton débordait d'amertume. Chloé ne broncha pas. Elle s'avança d'un pas lent, l'appareil baissé, affichant une détermination tranquille.

— Non, répondit-elle, de sa voix douce mais ferme. Je cherche une histoire dans la station. Et je crois que la vôtre est plus complexe que ce qu'on a bien voulu raconter.

Elle s'arrêta à quelques mètres de lui.

— J'ai vu la rage, oui. Mais j'ai aussi vu la pureté du geste. Et la solitude.

Julian la fixa, ses yeux sondant les siens, cherchant la moquerie, le jugement. Il ne trouva que de la sincérité. Il était habitué aux flashes agressifs, aux questions accusatrices, aux regards méprisants. Cette approche inattendue le désarçonna. Il ne répondit pas tout de suite.

Chloé ne chercha pas à combler le silence. Elle comprit qu'il digérait ses mots, sa présence. Elle fit défiler quelques-uns des clichés qu'elle venait de prendre sur l'écran de son appareil, le tournant vers lui. Il vit son propre reflet, non pas déformé par l'objectif d'un paparazzi, mais capturé dans l'intensité de son effort, dans la dignité de son combat solitaire. Un portrait brut, sans fard, qui transcendait le scandale.

Un soupir profond, presque un gémissement, s'échappa de Julian. Sa colère s'était muée en une vulnérabilité inattendue.

— Ils ont tout détruit, murmura-t-il enfin, d'une voix presque inaudible. Ma vie. Mon nom. Et le pire, c'est que personne n'a voulu entendre ma version.

Chloé le regarda droit dans les yeux.

— Peut-être qu'ils ne savaient pas comment vous écouter, dit-elle calmement. Ou peut-être que la bonne personne n'était pas là pour la raconter.

Elle fit une pause, puis ajouta, la voix empreinte d'une suggestion prudente :

— Les images peuvent raconter des vérités que les mots seuls ne parviennent pas à exprimer. Des vérités qui résonnent. Et je crois que votre histoire... elle a besoin de résonner.

Julian la regarda, une lueur fragile d'espoir mêlée à la méfiance dans ses yeux. Les mots de cette photographie inconnue contenaient une promesse, non pas de gloire retrouvée, mais d'une dignité qui lui semblait à jamais perdue. Une porte s'entrouvrait, minuscule, mais présente.

Albin Feret

## Tromperies à gogo

« Méfie-toi de tes amis », mon père m'avait transmis cette maxime le jour où il avait cassé la gueule à son copain d'enfance. C'était mérité, il avait couché avec ma mère. Le coup de poing a fini de casser les liens du mariage, ils avaient perdu en solidité depuis bien longtemps déjà. Son conseil m'a servi plus d'une fois dans mon adolescence, mais aujourd'hui j'ai payé cher de l'avoir oublié un peu. Faut dire que je n'ai pas eu le temps de voir venir le danger.

Cette semaine avait été l'une des meilleures de ma vie. J'avais enfin décroché le poste dont je rêvais, commercial chez Porsche. Depuis l'enfance j'étais fan de voitures de luxe, leurs peintures rutilantes et leurs chromes étincelants, l'odeur du cuir des habitacles, tout me transportait ! J'avais développé une connaissance approfondie de cet univers de rêve, un atout certain pour atteindre mon objectif. Double jackpot, la DRH avait flashé sur moi ; ce samedi elle avait accepté de sortir au restaurant, faire plus ample connaissance, avait-elle dit, se donnant une justification plus ou moins professionnelle. La soirée s'annonçait inoubliable, elle le fut.

J'avais choisi un établissement nouvellement ouvert, dans un quartier branché, spécialisé en cuisine méditerranéenne, ce qu'elle m'avait dit adorer. Le lieu était décoré à ravir, à la façon des riads marocains, tout en ocres et en palmiers ; dès le seuil les épices embaumaient l'endroit, attirant irrésistiblement les clients à l'intérieur, les invitant à s'attabler dans le patio. L'intimité de chaque table était préservée par un astucieux agencement des plantes. L'empressement du personnel et la carte alléchante amplifièrent encore la bonne impression ; je vis avec plaisir ma compagne se détendre au fil de la soirée et arborer un magnifique sourire.

Aucune fausse note, un menu raffiné, aux arômes ensoleillés, arrosé d'un vin rosé exceptionnel, conseillé par l'œnologue. Après ces quelques journées intenses, où j'avais dû faire bonne figure en continu, me montrer sous mon meilleur jour, déployer mes compétences comme autant d'atouts dans mon jeu, je sentais la décontraction me gagner. Les œillades, de moins en moins professionnelles, de Mélanie me confirmaient que mon étoile était au firmament, dans tous les domaines.

Grand seigneur, pour épater un peu plus ma ravissante compagne, je demandais à féliciter le maître de céans. Les tables alentour désormais vidées de leurs convives, la pression en cuisine était retombée ; la nuit était installée, laissant aux discrets luminaires du jardin intérieur la mission d'assurer un éclairage romantique. Monsieur Lefebvre parut alors ; malgré les années écoulées, les cheveux plus rares et un certain arrondissement bourgeois, je reconnus immédiatement mon copain de pensionnat. Cette incursion de mon enfance douloureuse dans mon actualité florissante créa en moi une crispation incontrôlable.

— Alex, quelle bonne surprise, je suis ravi de te recevoir dans mon nouveau restaurant !

L'affabilité non feinte de Sam n'arriva pas à dissiper mon malaise.

— Madame, j'espère que vous avez apprécié votre soirée dans notre établissement, continua notre hôte, en parfait professionnel.

Tentant de reprendre la maîtrise des choses que je sentais m'échapper, je poursuivis pour éclairer Mélanie :

— Je découvre que le propriétaire des lieux est Sam, un ami d'enfance ; nous ne nous sommes pas vus depuis plus de quinze ans.

Comme aux plus anciens temps de notre connivence, il me lança alors un clin d'œil, précurseur avéré d'une blague en préparation. Je frémis. Tout volubile que je sois d'ordinaire, prompt à la tchatche, apte à rebondir sur tout sujet qui se présente, je restais coi. Le silence qui suivit me parut suspendu dans le temps. Il dura en fait l'espace d'un soupir, avant que Sam ne continue

— Nous nous sommes quittés dans la cour du lycée, au matin des résultats du bac, que nous passions pour la deuxième fois, sans plus de succès que la première. Nos chemins se sont séparés, pour tenter de combler ce que l'école n'avait pas su nous transmettre. J'ai mis le pied à l'étrier dans l'hôtellerie et la restauration, gravissant un à un les échelons, du commis de cuisine jusqu'à aujourd'hui. Je suis heureux de voir que, toi aussi, tu as réussi malgré nos débuts calamiteux.

C'est là que je me suis décomposé, une part de moi relisant le brillant C.V., école de commerce et expériences internationales, une autre fixant le visage interloqué, puis furieux de Mélanie.

Voilà donc une soirée qu'aucun de nous n'oubliera. Aucun employé de Porsche n'avait fait un si bref séjour dans l'entreprise ; Mélanie m'inventa une maladie opportune, lui permettant de faire disparaître le dossier d'embauche en catimini, puis ne répondit jamais à mes appels ultérieurs. Sam, réellement ravi de me revoir, me présenta sa femme Maia, une belle polynésienne, ramenée de ses voyages culinaires.

Nous nous plûmes immédiatement.

Élisabeth Guélaën

## Sous le pont

Elle sort de l'autoroute, se dirige vers le centre-ville et passe en-dessous du pont de chemin de fer. Un homme y est couché sur un matelas. À côté de lui, un amas de vêtements et de couvertures usagées. L'homme se redresse, observe les voitures un moment, puis se recouche. Première fois qu'elle voit un sans abri à cet endroit. Le flot des voitures l'oblige à avancer. Elle est pressée. Elle a rendez-vous chez le médecin.

Quand elle sort du cabinet, les mots du médecin résonnent encore à ses oreilles. Il n'a pas réussi à la rassurer et elle se dépêche de rentrer chez elle.

Deux jours plus tard, même sortie d'autoroute. Elle repense à cet homme seul couché par terre. Sous le pont, le même amas de vêtements sans personne en vue. Elle poursuit son chemin. On l'attend.

La semaine suivante, elle revoit l'homme, assis le dos contre un des murs du pont. Le feu passe au rouge et elle a le temps de l'observer. Il a les deux mains levées au ciel, comme s'il entamait une prière dirigée vers les voitures qui passent devant lui. Elle le dévisage un moment. L'impression étrange de l'avoir déjà vu quelque part la traverse un instant. Soudain, il pose son regard sur elle, mais très vite, détourne les yeux. Elle est bouleversée. Le feu devient vert et elle continue son trajet.

Les jours passent. Préoccupée, elle ne songe plus à rien d'autre qu'à sa santé défaillante. C'est l'été, les journées sont chaudes.

Un soir, elle prend sa voiture, avale les kilomètres qui la séparent de la capitale et une fois à la sortie de l'autoroute, scrute les alentours pour tenter d'apercevoir celui qui occupe ses pensées depuis plusieurs jours. Au loin, elle l'aperçoit, avec une équipe d'assistants sociaux qui lui propose un accompagnement,

des soins, un hébergement. L'homme refuse toute aide, déclarant haut et fort qu'il n'a besoin de rien. L'équipe s'en va, craignant de déclencher son agressivité s'ils insistent. Ils promettent de revenir. Il changera peut-être d'avis.

Elle cherche à garer sa voiture. Une fois débarrassée de son véhicule, elle revient en arrière pour le rencontrer. Quant il l'aperçoit, il cache son visage entre ses mains. Elle a eu le temps de l'observer un instant. À nouveau cette impression qu'elle l'a déjà vu quelque part. Elle s'approche lentement. Un maelström d'odeurs fétides lui parvient. Urine, transpiration, matières fécales, vomi. Chaque effluve nauséabond lui saute au visage. Elle arrive à masquer son dégoût et s'avance encore un peu plus près de lui.

— J'ai l'impression de vous connaître, dit elle.

— Cela m'étonnerait. Nous ne sommes pas du même monde, répond l'homme, le visage toujours caché derrière ses mains.

— C'est étrange. Même votre voix m'est familière.

— Laissez-moi tranquille ! Allez-vous-en !

Elle n'insiste pas. Elle s'éloigne, craignant sa colère à laquelle elle ne pourrait faire face dans son état.

Elle retrouve sa voiture et décontenancée reprend la route pour rentrer chez elle.

Le soir, dans son lit, elle repense à sa rencontre avec cet homme. Elle réentend sa voix qui lui semblait si familière. Elle peine à trouver le sommeil. Les heures passent. Elle hésite à prendre un somnifère.

Arrive l'aube. Elle n'a pas fermé l'œil de la nuit. Elle a pensé constamment à cet individu sans abri. Maintenant, elle se souvient. Il s'appelle Christophe. Elle l'a eu comme élève en début de carrière. Un gamin intelligent, très fier de réussir tout ce qu'il entreprenait. Parfois impertinent, mais toujours avec humour. Elle ignore s'il a entamé des études supérieures. Elle ne l'a plus jamais revu. Elle est persuadée qu'il l'a reconnue depuis son premier passage sous le pont. Elle voudrait savoir ce qui lui est arrivé. Elle retournera le voir et trouvera les mots pour qu'il accepte son aide.

Elle se lève et déjeune en vitesse avant de se rendre à l'hôpital. Son nouveau traitement débute aujourd'hui.

Michèle Peyrat